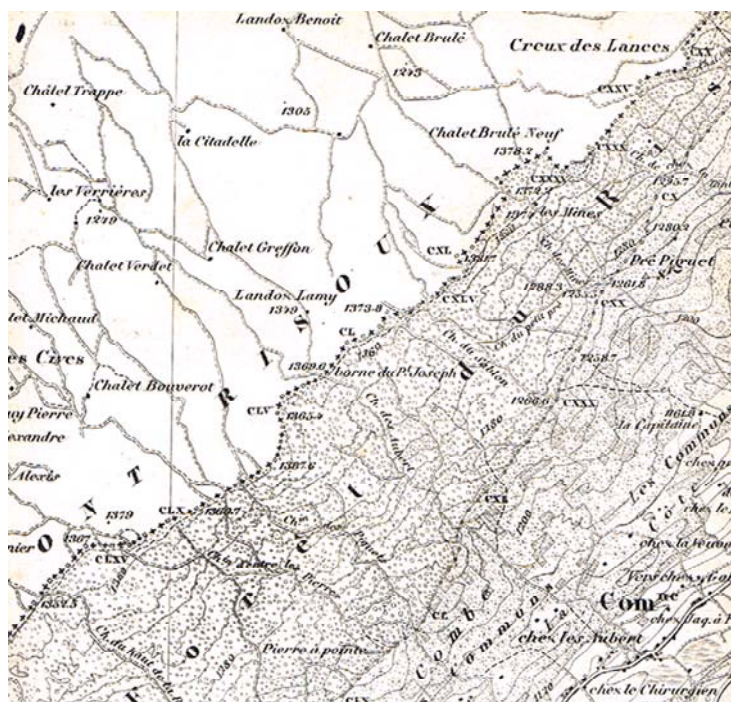
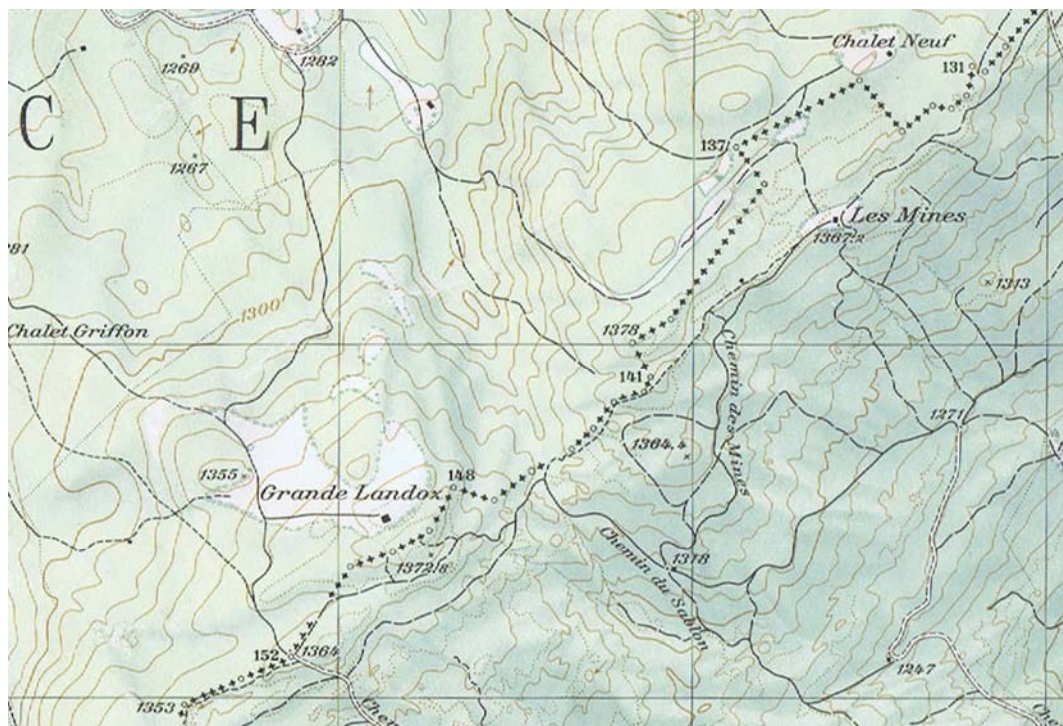


Le Chalet Neuf, proche du chalet Brûlé

Attention, à ne pas confondre avec un autre Chalet Neuf proche d'un autre Chalet Brûlé qui se trouve du côté de la Petite-Echelle. Ici, nous nous trouvons, toujours sur France, à quelques encablures du Poste des Mines.

Retrouvons nos cartes pour situer l'endroit.



Carte fédérale de 1966 au-dessus, carte topographique du canton de Vaud de 1877/1880 au-dessous.

Ce Chalet Neuf qui figure encore sur la carte fédérale de 1968, n'est en fait plus qu'une masure au milieu d'une clairière circulaire. Pour la trouver il faut suivre le mur frontière dès la borne no 137 droit contre le nord-est. A l'angle s'ouvre la clairière en question.

Les arbres ont recolonisé depuis belle lurette les derniers gravas qui témoignent d'un chalet de belles dimensions. La clairière est encore intacte. Il est cependant à comprendre qu'elle ne résistera pas très longtemps à l'emprise de la forêt, à moins qu'elle ne soit encore pâturée de temps à autre par le bétail, chevaux en particulier, du Chalet Brûlé sous jacent.

Pour compliquer la nomenclature locale, signalons encore que le Chalet Neuf figure sous le terme de Chalet Brûlé Neuf sur la carte de 1877. Ce qui rend la chose encore plus bizarre, c'est que désormais le Chalet Brûlé Neuf n'existe plus, tandis que ce qui pouvait s'appeler en toute logique le Chalet Brûlé Vieux, est toujours présent. Cette bâtisse à découvrir en lieu et place sur notre site.



Un tas au milieu d'une clairière, c'est tout ce qui reste du Chalet Brûlé Neuf.



La forêt reprend ses droits. Elle apprécie plus que grandement les mesures où les jeunes arbres poussent à l'abri des murs que bientôt ils contribueront à faire écrouler.



Une belle chotte en limite de la clairière. Ailleurs, la progression de la forêt a été fulgurante.

Quelques souvenirs d'un temps qui n'est plus – leur dernière saison



J'ai voulu revoir une fois encore le Chalet Neuf où mon arrière-grand-père, Arsène Lamy, avait fromagé autrefois, à la fin du XIX^e siècle. Hélas, il n'en restait rien, juste l'emplacement était-il encore marqué par des tas de pierres et les inévitables arbres qui avaient poussé à l'abri de celles-ci. Le temps avait parfaitement accompli son œuvre. Non seulement il n'y avait plus aucun reste de charpente visible, mais encore il était difficile de retrouver la disposition des différentes pièces du bâtiment. Le tout était d'autant plus désolant qu'on pouvait se poser la question, à voir ces ruines et ce que le temps est capable d'accomplir, si tous les chalets de la région, un jour ou l'autre, n'allaient pas en passer par là, reléguant définitivement dans le passé notre bonne vieille civilisation d'économie alpestre.

Que mon arrière-grand-père ait été berger et fromager dans ce qui pouvait être autrefois un beau chalet, parfaitement solide sur ses assises et pouvant

accueillir, non seulement une fabrication de fromage, mais aussi un nombre respectable de vaches, m'avait été raconté par mon père de son vivant. Il tenait beaucoup des renseignements qu'il avait pu m'offrir de son propre père, donc de mon grand-père que certes j'avais connu, mais trop jeune et peu enclin à lui demander de me raconter ses souvenirs. Je vivais alors mon enfance au cœur du village, et ces hauts où vivaient les bergers, ne m'intéressaient que dans la mesure où je pouvais y trouver du bon temps lorsque nous nous y rendions avec mon père autrefois, pour des visites rapides ou mieux encore, pour des montées. Mais alors nous ne parlions plus depuis longtemps déjà du Chalet Neuf, tout simplement cantonnés que nous étions à d'autres alpages plus proches de Mouthe que nous habitions à l'époque.

Mon arrière-grand-mère Arsène avait été fromager une bonne partie de sa vie. Tout jeune dans divers chalets de la région, plus tard au Chalet Neuf, et puis, quand celui-ci eut été abandonné, quelques années encore au Chalet Brûlé sous-jacent.

Mon père me racontait combien avait été difficile pour lui sa dernière saison au Chalet-Neuf, tandis que le propriétaire avait décidé brusquement d'abandonner l'alpage pour se replier sur le Chalet Brûlé. C'est qu'il aimait cet endroit proche de la frontière, l'Arsène, et qu'il entretenait de bonnes relations avec ses voisins suisses qui n'étaient autres que les gendarmes habitant le Poste des Mines que l'on trouve à moins de cinq cents mètres de là.

On peut reconstituer la dernière saison de mon arrière-grand-père grâce aux souvenirs transmis d'une génération à l'autre.

Ils étaient deux en fait au chalet, trois si l'on compte le bouèbe. Comme aide, celui-ci avait changé plusieurs fois, il y avait eu des individus assez peu tenaces, on avait fini par trouver enfin le Firmin de Châtel-Blanc qui s'était révélé un compagnon efficace et surtout tout autant que mon arrière-grand-père attaché à l'alpage. Tant et si bien que les deux faisaient la paire là-haut, où l'ouvrage ne manquait pas, le bouèbe quant à lui changeant pour dire chaque année. Non, pas loisir de s'amuser avec une quarantaine de vaches à traire et les deux fromages journaliers à fabriquer, tout au moins au début de la saison, en juin, quand le lait est abondant.

Rien à dire de cette fabrication pour laquelle on procédait comme partout ailleurs. Un bon chalet avec une bonne grosse chaudière, et surtout ces odeurs de petit lait que l'on peut retrouver partout. Pour les fromages, ce qu'il faut comprendre, c'est qu'on ne le gardait pas au Chalet Neuf, mais qu'on les descendait au Chalet Brûlé où la cave était plus grande et meilleure. Le marchand venait les y chercher à la fin de l'été.

Ce qui importe surtout de raconter ici, c'est la manière dont cette dernière saison avait été vécue. Car ainsi, un jour, le propriétaire, qui était de Pontarlier, était monté au chalet et avait dit à son équipe :

- Vous savez, l'an prochain, l'on ne monte plus ici, on fabriquera uniquement au Chalet Brûlé.

Certes les deux chalets faisaient rechange, et quand l'herbe de l'un des deux alpages était broutée, on montait ou l'on descendait à l'autre où celle-ci avait eu le temps de repousser. Cela se dit remuer, tout au moins en Suisse voisine. En même temps l'on charriait tout son matériel de fabrication et l'on recommençait dans l'un des deux chalets exactement de la même manière que l'on avait procédé dans l'autre. Il se trouvait cependant que l'équipe se plaisait infiniment mieux au Chalet Neuf qu'au Chalet Brûlé qui était trop isolé et où l'on ne voyait personne. Car naturellement les gendarmes suisses n'y pouvaient pas venir, tandis qu'au Chalet-Neuf, à deux pas du mur, on les voyait souvent, et là surtout l'on pouvait passer aisément la frontière pour aller leur rendre visite à leur Poste des Mines. Il y avait aussi les douaniers français que l'on voyait surveiller la région, ceux-ci aimant à s'arrêter parfois au chalet manger la crème. De telle manière que l'on n'avait jamais ici l'impression d'une solitude quelconque.

Et c'en serait fini. Et il n'y aurait plus que le Chalet Brûlé. Et l'on devrait quitter ce Chalet Neuf où l'on se plaisait tant, et où, on en avait la certitude, avec le temps tout dépérirait.

Il voyait juste, l'Arsène, quelque vingt ans plus tard la charpente, on en était encore au temps des tavillons et non des tôles qui ne sont arrivées que vingt ou trente ans plus tard, était toute pourrie, dix ans de plus elle s'effondrait, vingt ans encore et elle avait disparu. Car ça va vite, la destruction des choses, des bois surtout, en ces altitudes et avec le climat humide que l'on n'a.

Voilà donc une bien mauvaise nouvelle pour nos deux larrons, l'Arsène et le Justin. Et cela dit seulement au début d'août. De telle manière que dans moins de deux mois on quitterait définitivement le Chalet Neuf. Le remuage à venir pour celui-ci serait même le dernier. Oui, ce serait bientôt la dernière fois où l'on fabriquerait dans cet endroit. Alors l'on ne pouvait s'empêcher d'y penser. Et à tout moment de la journée où l'on n'arrivait qu'à dire et répéter presque inlassablement, une obsession à ne plus vous lâcher :

- Et bien voilà, dans quelques jours c'en sera terminé, l'on ne remontera plus au Chalet Neuf.

A ressasser ce prochain départ, et celui-ci serait définitif, les deux bergers avaient sombrés dans une tristesse poignante. Et quand ils montaient le soir à la chambre du haut pour dormir, par les escaliers aux marches de sapin si rustiques qui craquent sous le pas, ils ne pouvaient s'empêcher de caresser avec amour tous ces bois que l'on touche et que l'on lisse avec le temps. Le bois qui est chaud sous la main, chaud et lisse. Ils étaient tellement montés à cette chambre, sans penser que cela puisse disparaître un jour, et maintenant c'en serait fini. Et rien que de savoir cela, ils dormaient mal, les deux, plus que le bouèbe qui ne s'en ressentait pas, puisqu'il voyageait d'un chalet à l'autre, au gré des engagements, et qu'il était indifférent à presque tout ce qui les concernait. Il en avait vu d'autres, lui, et combien en plus de coups de pied au derrière !

Les dernières fois que l'on fabrique au Chalet Neuf. Tout les rattachait ici, et pourtant ce serait le terme de cette activité fromagère. Et le soir on ne monterait

plus à la chambre. Et le matin, en bas, sous la grosse cheminée, on ne ferait plus de feu et l'on ne fabriquerait plus bientôt le fromage. Il n'y aurait plus ces bonnes odeurs dans la cuisine, de petit lait, de cuites et de recuites. Ni non plus dans la chambre à lait bien fraîche où ça vous sent la crème quand on la lève le matin. On ne sentirait plus ces fortes effluves de bouse à l'écurie où l'on n'entendrait plus le pas lourd des vaches quand on les rentre, ni non plus le bruit des liens à l'heure de les détacher pour les laisser regagner le pâturage. On descendrait le train du chalet pour le Chalet Brûlé, et ce matériel de fabrication ne remonterait plus ici. Jamais. Aussi longtemps que le soleil pourrait poursuivre sa route dans le ciel, et que les hommes seraient à s'angoisser sur cette bonne vieille terre et à raconter leurs éternels mensonges ou âneries !

Cette constatation leur apparaissait presque tragique. Certes, bien sûr, un chalet, ce ne pourrait être que des murs avec un toit dessus. Qu'on croit. Car pour eux, et ils le savaient bien, c'était plus que cela. C'est un univers. Un univers chaud, avec la chaleur du creux de feu¹, la chaleur du petit lait, celle aussi du bétail, quand il est à l'écurie. Et ce chaud là, quand vous l'avez fréquenté, que vous l'avez compris, il vous va droit au cœur. Il vous soutient. Il constitue une partie de votre vie. Non, un chalet, ce n'est pas rien que des murs, c'est une ambiance, c'est le travail de l'homme, c'est la présence des bêtes. C'est une saison qui se passe, avec des bonnes et des mauvaises périodes, mais quand le jour se lève là-bas au levant, par delà les forêts suisses, qu'est-ce que c'est beau. Et même qu'il a fallu s'extraire de la paille à quatre heures du matin, en pleine nuit encore, on fait tout au falot-tempête, pour ramener ces diables de bêtes au chalet, toujours perdues dans des pâturages où la forêt regagne. Déjà que là, les patrons, ils avaient eu tort de laisser pousser tous ces arbres en bordure, qui prendraient bientôt toute la place. Que c'est beau, oui, l'alpage, et même encore qu'à force de traire ces quarante vaches, on a pour finir les mains toutes déformées. Mais que voulez-vous, c'est le métier, et si vous n'acceptez pas ça, vous n'avez plus qu'à vous en retirer pour faire autre chose.

En plus que le Chalet Neuf, c'était leur chalet désormais. Car l'Arsène, cet arrière-grand-père que naturellement je n'ai jamais connu, décédé plus de trente ans avant ma naissance, y comptait vingt saisons d'alpage, et que le Justin de Châtel-Blanc, en était tout de même à sa douzième saison. Et tout cela vécu là-haut sans qu'il n'y ait jamais eu aucune chicane entre ces deux-là. Près de ce chalet aimé dont la silhouette leur était si familière, avec son grand toit à quatre pans, avec sa grosse cheminée qui fume et tout son environnement. Un tout quoi, dont on ne saurait retirer aucune partie sans que cela ne gêne. Et ils en étaient plus encore conscients, les deux, quand ils s'étaient de jour un peu éloigné du chalet et qu'ils pouvaient le voir en rentrant, si beau au milieu de sa pâture, avec ses formes épurées et cette bonne impression générale qu'il donne.

¹ Ou creux du feu, ce qui est donc strictement la même chose !

Et le dernier jour était arrivé. On avait descendu le troupeau, on avait mis le matériel sur le char, et l'on s'apprêtait à descendre. Et même l'on partait. Mais non sans se retourner plusieurs fois avant que d'arriver à la lisière de la forêt et que d'y pénétrer par le vieux chemin, pour jeter les derniers regards sur ce Chalet Neuf où l'on ne fabriquerait ni ne dormirait plus, qui en serait désormais remis à lui-même, c'est-à-dire à être la proie de l'indifférence et du pouvoir destructeur de la nature quant aux œuvres humaines, qui en ferait ce qu'elle voudrait, soit bientôt un simple tas de cailloux tel que je l'avais vu lors de ma dernière visite.

Ils en avaient le cœur gros. Rien désormais, même qu'on resterait encore quelques saisons l'un et l'autre au Chalet Brûlé, ne serait jamais plus pareil. Une époque se terminait. Et ils en avaient conscience autant l'un que l'autre en lesquels quelque chose, cette année-là, s'était brisé.

Jean Hiersin